

Des mots en confinement

Françoise Lautridou

Corona virus: Quand l'ai-je entendu pour la première fois ? C'était l'année dernière. Je découvrais ce virus en même temps que la ville de Wuhan en Chine. C'était il y a longtemps. Mais j'apprends que Corona virus est une famille, que corona vient de l'espagnol et veut dire couronne. Alors je visualise cette boule avec sa couronne de clous protéiques qui me fait penser à un extra-terrestre. Le nom de la maladie est Covid 19, son année de naissance y est accolée, on ne l'oubliera pas. Mais le nom scientifique du virus est SARS-CoV-2, glaçant.

Confinement : C'est devenu un des mots les plus utilisés et un sujet de conversation. Lorsque nous demandons à quelqu'un « comment vas-tu ? », nous avons en fond d'écran ces autres questions : Comment vis-tu ton confinement ? Quelles sont tes conditions de confinement ? Travailles-tu encore ? A quoi as-tu renoncé ? Que t'apportes ce temps de confinement ? Il se prête à toutes sortes de jeux de mots : confinement vôtre, bonne continuation, confinemanche, confinage, confinautaire, confinette, fruits confits (1), l'exception confine la règle... Il inspire des métaphores « cages de l'ange (1) ».

Alain Rey nous fait voyager en nous rappelant que les « confins », c'est la terre à la frontière et nous dit que « les confins de la langue française, c'est le monde » (2). Notre horizon s'éloigne grandement !

Distanciation sociale : Nous devons nous mettre à distance les uns des autres, c'est étonnant. Dans la majorité des cas, il n'y a pas de risque, mais la minorité et ses conséquences ont effet. Protéger l'autre, se protéger, éviter une contamination. C'est un mot que j'ai découvert. Pour faire référence à Alain Rey, je rajouterai qu'il m'est tombé sur la tête. Alain Rey nous dit qu'il vient du théâtre. Alors je vais jouer le rôle.

« Distancier », c'est « séparer » dit encore cet amoureux de la langue, alors que « mettre à distance » aurait été plus juste. La différence n'est pas mince. Quels effets subjectifs aura ce signifiant ?

Crise sanitaire : J'avais certainement croisé ces deux mots ensemble, quelque part. Ils étaient comme ces visages dans une foule : anonymes. « La crise » seul, fait partie de mon bagage à main, je l'entendais, enfant, accolé à « asthme ». Puis il me semble que depuis mon adolescence c'est un des mots dont mon univers est étoilé : « crise économique », « crise pétrolière », « crise des subprimes », « c'est la crise ». Avec à sa suite : « licenciements », « chômage », « récession »... La crise sanitaire me laisse sans voix.

Guerre : « Nous sommes en guerre » a dit notre président à la veille du confinement pour élever en nous un esprit de lutte. Était-ce nécessaire de passer par cette métaphore pour faire prendre conscience de l'évènement et nous demander de nous confiner ? Les soignants sont au front. Ils sont devenus des héros. C'est une lourde charge, d'être un héros. Je préfère leur dire qu'ils sont humains. Avec toute la profondeur que ce mot peut avoir. Peut-être liée à sa racine latine « humanus », c'est-à-dire bienveillants, sociables, et j'y ajouterai courageux, généreux, faillibles.

Bouleversement : J'ai bien aimé utiliser ce mot. Sur un fond de stabilité, le travail, les rythmes, les rendez-vous, tout cela est cul par-dessus tête. On essaie de se donner quelques repères. Le bouleversement tient aussi à la perte de spontanéité de certains de nos gestes. Et si le bouleversement était aussi dans le langage ? Des nouveaux termes, inhabituels, des nouveaux sujets de discussion. Des souhaits de changement de paradigmes. De la créativité, de l'inventivité, une bonne dose d'humour.

Mais l'avenir est lointain ou plutôt incertain. Le bouleversement est un coup de balai dans les prévisions. Notre avenir est accroché à l'allocation du premier ministre ou à la réunion de crise. C'est

aussi l'imprévisible qui nous tient lieu d'horizon. Quels seront les conséquences de cette crise ?
Vraiment, notre rapport au temps en est tout bouleversé.

Catastrophe : Il s'agit bien d'une catastrophe mais je n'arrive pas à y croire. Je suis tranquillement chez moi, entourée de mon mari et de mes enfants. Il fait beau et j'entends le gazouillis des oiseaux. Je tourne la tête vers la fenêtre, Le grand peuplier blanc me salue de mille argent. Hier le décès d'un proche âgé, c'est dans l'ordre des choses...Je ne savais pas qu'une catastrophe pouvait prendre cette allure-là, si tranquille, si quotidienne.

Suspens : Nos vies sont-elles en suspens ? Non, elles ne se sont pas arrêtées, la vie continue mais...toutes ces choses que nous n'avons pas pu faire, celles que nous n'avons pas réalisées pour l'instant, celles que nous avons reportées, celles que nous avions prévues, celles qui ne se feront plus de la même façon après. Mais il y a aussi ces choses que nous n'avons pas le temps de faire, qui étaient restées en suspens avant.

Privation de liberté : Au début du confinement, la privation n'a pas été lourde, la liberté n'est-elle pas en premier, la liberté de conscience, de penser. J'ai appris à contenir ma liberté de parole, j'ai appris que certaines choses qui me sont chères ne peuvent pas (plus) être entendues. J'ai compris que dans le travail, dans la vie, tout ne se partage pas. J'ai appris que de la place qui est la mienne dans les équipes, il ne faut pas faire valoir trop de différence, il faut ménager les susceptibilités. Ceci m'a déjà privé d'une certaine liberté de parole et de pensée. Cette fois ci, la privation de liberté touche mon corps, mes déplacements. Mais elle est allégée car elle me laisse le temps de faire des choses mises en suspens....

La liberté, quel grand mot ! Quel vaste sujet !

C'est un poème qui remonte d'un jeune temps :

« Ne serait-ce qu'une fois, si tu
parlas de liberté,
Tes lèvres pour l'avoir connue,
en ont gardé le goût du sel,
Je t'en prie,
Par tous les mots qui ont
approchés l'espoir et qui
tressaillent,
sois celui qui marche sur la mer.
Donnes-nous l'orage de demain.

Les hommes meurent sans
connaître la joie
les pierres au gré des routes attendent la lévitation.

Si le bonheur n'est pas au monde
nous partirons à sa rencontre.
Nous avons pour l'apprivoiser les
merveilleux manteaux de
l'incendie

Si ta vie s'endort,
Risque-là

Jean Malrieu

Un poète turc, Nâzım Hikmet, qui a passé du temps en prison dit « être captif cela n'est rien. Ce qui compte : ne pas se rendre. Voilà »

Gestes barrières : Le premier des deux termes m'inspire. Je le comparerai à un terme utilisé professionnellement, « motricité ». La motricité c'est le geste réduit à sa partie mécanique. Le geste lui, a une dimension émouvante. Il est chargé d'une dimension subjective, il est fait de chair et de verbe. « Joindre le geste à la parole » ? Ce n'est pas exact, le geste, c'est le corps qui parle. Et puis le geste s'éloigne un peu de ses racines corporelles pour signifier « façon de faire » Alors des « gestes barrière » ? Devons-nous nous protéger d'un virus ou de l'autre ? La barrière est pour qui ? On aurait pu appeler cela des « gestes de protection » puisque le but est de se protéger et de protéger l'autre alors qu'avec « gestes barrières », il y a un glissement. Il y a le même écart entre « gestes barrières » et « gestes de protection » qu'entre « distanciation » et « mise à distance ». Le choix des mots n'est pas anodin.

Etat d'urgence : c'est paradoxal

Exceptionnel : Et si cette situation d'exception permettait de jeter un regard neuf sur la marche du monde ? Cette situation inédite fait naître des espoirs aussi bien que des doutes et des angoisses. Il y a des possibles...

Peur : La peur m'a pris ce jour-là, c'était avant le 17 mars. J'étais assise à côté d'une des personnes handicapées auprès desquelles j'exerce. Je donnais à manger dans une proximité, car elle avait besoin d'aide. Les portes de l'établissement s'étaient déjà fermées aux visites et aux sorties.

La peur m'a pris. Je m'y suis habituée. Puisse-t-elle me prémunir.

C'est bien la peur déclenchée par ce petit organisme qui nous a fait accepter l'inacceptable. Le Covid porteur de mort possible a réussi à nous rassembler, ça laisse perplexe.

Personne vulnérable : Ce mot m'agace. Il me rappelle tous ces mots formatés qu'on nous serine, nous autres, professionnels du médico-social. Comment peut-on donner un âge à la vulnérabilité sans mettre sa patte sur la personne. Peut-on vouloir le bien d'autrui sans l'aliéner ?

Protéger : Je n'aurais jamais pensé qu'il m'ait fallu un jour rester chez moi pour protéger l'autre. Il m'aurait paru improbable d'avoir à me tenir à distance de mes amis et collègues et des « usagers » car le toucher fait partie de ma panoplie de soignante, quel paradoxe !

Risque : le risque se trouve lorsque tu me parles, lorsque tu fais un geste vers moi. C'est une voix au fond de moi qui murmure.

Masque : l'autre jour, malgré mon masque, une ancienne connaissance m'a reconnu. Je n'avance donc pas complètement masquée.

Première ligne : La crise a jeté la lumière sur le rôle de travailleurs qui sont habituellement dans l'ombre. L'angoisse saisit quand nous pensons à la dépendance que nous avons eu vis à vis de ces métiers-là, pourvu qu'ils résistent. Nous avons également pu remercier l'existence et le fonctionnement des outils numériques qui nous ont permis de garder le lien. Ces métiers qui sont apparus en première ligne sont ceux qui assurent des besoins primaires (on pense à la pyramide de Maslow) : l'alimentation, le soin et puis les échanges. Les médias ont assuré une possible continuité de lien et limité les risques d'isolement. Dominique Méda soulignait qu'ils pourraient bien nous manquer lors d'une autre crise et que ce serait bien différent. Dieu bénisse les outils de communication.

L'appellation a vite été comparée avec ironie à une expression de notre président, « les premiers de

cordée ». Un article indiquait que le virus touchait les anciens et peu les jeunes, cela risquait de provoquer une fracture générationnelle. Une autre fois, un commentateur soulignait que la première ligne, c'était surtout des femmes. Un autre mettait l'accent sur les cadres en télétravail alors que les moins qualifiés étaient en première ligne. La pandémie semblait nous avoir mis sur un plan d'égalité. Les différences ont vite été soulignées, opposées. C'est le tribut à payer à une société traversée par un courant dont les rapports tendent vers l'horizontalité. Ce qui a fait tenir la masse, est-ce le Un, l'identification au trait unaire, ou est-ce l'objet a, identification à l'autre, « se comporter comme tout le monde » dit Angela Jesuino (5).

Mai 2020

(1) 20 avril 2020 France Inter, lettres d'intérieur, Brigitte Fontaine, lue par Augustin Trapenard

(2) 8 avril 2020, site « Le Robert », le mot du jour

(3) 18 avril 2020, site « Le Point »

(4) Professeure de sociologie à Paris-Dauphine, directrice de l'Institut de Recherche Interdisciplinaire en sciences sociales (IRISSO). Interview sur une radio en mai, je n'ai pas relevé la date

(5) Angela Jesuino, « Les foules contemporaines : quelle analyse du Moi ? », freud-lacan.com, séminaire d'été 2017, jeudi 31 août 2017